

Robert Favreau

Le pèlerin et les inscriptions, de Jérusalem à Compostelle

Introduction

Sur le grand chemin de Tours à Compostelle, Poitiers, puis Melle sont passés un grand nombre de pèlerins. Les pèlerins du Moyen Âge, qui cheminaient des semaines et des mois pour se rendre à Rome sur les tombeaux des apôtres Pierre et Paul, à Jérusalem pour vénérer les lieux saints de la vie du Christ, à Compostelle, pour se recueillir près du tombeau de l'apôtre Jacques, ont eu sous les yeux des multitudes d'inscriptions. On aimerait savoir ce qu'ils en ont retenu. On aimerait mesurer l'importance qu'ont eue les pèlerinages pour la diffusion des inscriptions. Notre curiosité est malheureusement rarement satisfaite. Une approche est cependant possible, à partir des recueils d'inscriptions composés par et pour des pèlerins, à partir des enseignes de pèlerinage qu'à son retour le pèlerin accrochait à son chapeau ou à son vêtement, enfin à partir des inscriptions elles-mêmes que le pèlerin rencontrait sur sa route.

Les recueils d'inscriptions

De tout temps les chrétiens sont allés prier sur les tombes de Pierre et de Paul à Rome. Les visites régulières des évêques sur place pour rendre compte au pape de l'état de leur diocèse – depuis le V^e siècle, régulièrement depuis les XI^e-XIII^e siècles – portent le nom de visites « au seuil [des basiliques] des apôtres», *ad limina apostolorum*. On vient y chercher des reliques, y solliciter des privilèges pontificaux, etc. Des pèlerins ont composé des recueils ou « sylloges » des inscriptions qu'ils voyaient dans les églises de Rome où ils faisaient leurs dévotions, et spécialement à Saint-Pierre du Vatican. En 1888, Jean-Baptiste de Rossi a publié, en un gros volume de six cents pages, soixante-six recueils d'inscriptions, rapportant six cents inscriptions de Rome ou de quelques autres lieux visités par les pèlerins, tels Ravenne, Pavie, Trèves¹. Ces sylloges ont circulé dans les bibliothèques médiévales, et ont pu servir de modèles, textes complets ou partiels ou seulement expressions, dans toute la Chrétienté. Le recueil dit de Lorsch du VII^e siècle, comprend treize épitaphes de papes ensevelis en différents endroits du portique de Saint-Pierre du Vatican. Le recueil de Verdun - ainsi appelé parce que conservé à la bibliothèque de la ville -, de la fin du VIII^e siècle, nous fait voir la *Via Salaria* encore jalonnée d'églises, de tombes, et ornée d'inscriptions, et comporte aussi les épitaphes des papes à Saint-Pierre. L'auteur du recueil d'Einsiedeln, du IX^e siècle, est un pèlerin qui s'est rendu à Rome, est revenu en passant par Pavie ; il a copié des inscriptions païennes aussi bien que chrétiennes, et son recueil compose une sorte de guide notamment pour les tombes des martyrs aux environs

¹Jean-Baptiste de Rossi, *Inscriptiones christianae urbis Romae septimo saeculo antiquiores. II. Pars prima. Series codicum in quibus veteres inscriptiones christianae praesertim urbis Romae sive solae sive admixtae descriptae sunt ante saeculum XVI*, Rome, 1888, LIX-536 p., 6 pl.

de Rome. Le recueil de la basilique vaticane, plus tardif, est la plus ancienne description conservée du premier Saint-Pierre, à partir de l'ordre des inscriptions reproduites².

Les six vers que le pape Damase, mort en 384, composa pour son épitaphe, ont été repris à l'époque carolingienne à Saint-Maximin de Trèves, en remplaçant seulement au dernier vers *Damasum* par *Ericum*³. La finale de l'épitaphe, *quia surgere credo*, « parce que je crois que je ressusciterai », figure dans deux épitaphes carolingiennes, l'une à Fulda⁴, l'autre à Pavie dans laquelle le premier vers est une imitation du premier vers de Damase⁵. Les seize vers de l'épitaphe de Grégoire le Grand (mort en 604) qui avait été enterré dans l'atrium de la basilique Saint-Pierre du Vatican, sont recopiés dix fois dans les recueils publiés par de Rossi. Les deux premiers vers se trouvent dans une inscription de la fin du VII^e ou du VIII^e siècle à Pavie⁶, et, avec des erreurs grossières, dans une autre épitaphe de Rome conservée au Musée du Latran⁷. Les trois premiers vers, très corrompus, ont été recopiés à Saint-Maximin de Metz au VIII^e siècle⁸. Plus étonnant, les seize vers se retrouvent au IX^e siècle, dans l'épitaphe de l'évêque Celsus en la cathédrale de Nepi, avec le remplacement de *pontificis* par *episcopus*, ce qui donne un impossible *episcopus summi*, et surtout avec le maintien du vers où il est rappelé que Grégoire « a converti les Anglais au Christ » par l'envoi du moine Augustin et autres « missionnaires »⁹ (fig. 1). L'inscription qui donnait Constantin comme le fondateur de Saint-Pierre du Vatican, sur l'arc triomphal de la basilique (QUOD DUCE TE MUNDUS SURREXIT IN ASTRA TRIUMPHANS HANC CONSTANTINUS VICTOR TIBI CONDIDIT AULAM) a été imitée et en partie copiée par l'abbé Didier au XI^e siècle dans son abbatale du Mont-Cassin (UT DUCE TE PATRIA JUSTIS POTIATUR ADEPTA HINC DESIDERIUS PATER TIBI CONDIDIT AULAM)¹⁰. Le même abbé Didier a reproduit à l'identique à l'abside de son abbatale quatre vers inscrits par le pape Serge III au siècle précédent en l'abside de la basilique Saint-Jean-de-Latran¹¹.

² Dom Henri Leclercq a donné une synthèse sur les sylloges épigraphiques dans le *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, t. VII, 1926, c. 850-1089 article « Inscriptions [Histoire des recueils d'] » et t. VIII-2, c. 1755-1756.

³ *Die Inschriften der Stadt Trier I (bis 1500)*, éd. Rüdiger Fuchs, Wiesbaden, 2006 (*Die deutschen Inschriften*, 70), p. 61-64, n° 34.

⁴ *Poetae latini aevi carolini*, éd. Ernest Dümmler, t. II, Berlin, 1884, p. 117.

⁵ Gaetano PANAZZA, « Lapid e sculture paleocristiane et pre-romaniche di Pavia », dans *Arte del primo millenio*, Turin, 1950, p. 272, n° 89. Le *qui mare gradiens undas* de Pavie imite le *Qui gradiens pelagi fluctus* de Damase. Le *post cineres* de Damase est aussi repris à Pavie.

⁶ *Ibid.*, p. 249, n° 54.

⁷ Angelo SILVAGNI, *Monumenta epigraphica christiana saeculo XIII antiquiora quae in Italiae finibus exstant*. I. Roma, Cité du Vatican, 1943, pl. XXXVI-8.

⁸ *Die christlichen Inschriften der Rheinlande von der mitte des achten bis zur mitte des dreizehnten*, éd. Franz Xaver Kraus, Fribourg et Leipzig, 1894, p. 154, n° 314.

⁹ *Inscriptiones Medii Aevi Italiae (saec. VI-XII)*. Lazo. Viterbo I, Spolète, 2002, p. 80-81 : *Ad Christum Anglos combertit pietate magistra*.

¹⁰ Dorothy F. GLASS, *Romanesque Sculpture in Campania. Patrons, programs and Style*, Philadelphie, 1991, p. 12.

¹¹ J. DE ROSSI, *Inscriptiones...*, II, p. 149-306 ; Philippe LAUER, *Le palais de Latran. Etude historique et archéologique*, Paris, 1911, p. 138 ; *Chronica monasterii Casinensis*, éd. W. Wattenbach, dans *Monumenta Germaniae historica. Scriptores*, VII, Hanovre, 1846, p. 718.



Fig. 1 : Nepi (Italie), cathédrale, IX^e s. Cliché *Inscriptiones medii aevi Italiae*

Cette circulation des inscriptions par le moyen des pèlerinages s'observe aussi pour Jérusalem, après la reprise de la ville par les croisés en 1099. Des sanctuaires chrétiens y furent alors construits par les croisés ainsi que dans toute la Terre Sainte. Foucher de Chartres, mort en 1128, a écrit une *Histoire* des Francs qui sont allés en pèlerinage à Jérusalem de 1095 à 1127. Il interrompt à plusieurs reprises son récit par des vers de sa composition, et salue ainsi la prise de Jérusalem par ces quatre vers : « L'an mil cent moins un de l'enfantement de la Vierge qu'illustra la naissance du Christ, déjà Phoebus [le soleil] a promené sa lumière quinze fois en juillet, lorsque, par leur puissante valeur, les Francs s'emparent de Jérusalem »¹². Trois de ces vers ont été gravés sur une porte de bronze de la basilique du Saint-Sépulcre et les quatre vers sur un sarcophage près de la basilique¹³. En photographiant les inscriptions du département de l'Ariège, nous avons été, avec mon collaborateur Jean Michaud, fort surpris de trouver dans la partie basse du clocher de la modeste église de Daumazan-sur-Arize, ces vers sur la prise de Jérusalem par les croisés, recopiés là, avec un alphabet, en 1156¹⁴ (fig. 2). Ce n'est qu'ultérieurement que je ferai le rapprochement avec le texte de Foucher de Chartres, qui a probablement servi de base pour l'inscription ariégeoise, à moins qu'un pèlerin n'ait recopié le texte à Jérusalem. Un autre pèlerin, Jean de Wirzburg, a donné en 1165 une précieuse *Descriptio Terrae Sanctae*, où il transcrit une quarantaine d'inscriptions de Jérusalem et de Behléem. C'est sans doute à sa *Descriptio* plutôt qu'à un pèlerin qu'on doit de trouver au tympan de l'église de Corneilla-de-Conflent, autour d'une Vierge à l'Enfant, les deux vers HEREDES VITE DOMINAM LAUDARE VENITE PER QUAM VITA DATUR MUNDUS PER EAM REPARATUR (« Héritiers de la vie, venez louer la dame par qui la vie est donnée, par qui le monde est restauré») qui se trouvaient inscrits à l'entrée de l'église souterraine du tombeau de la Vierge à Jérusalem¹⁵ (fig. 3).

¹² *Recueil des historiens des croisades. Historiens occidentaux*, t. III, Paris, 1856, p. 361.

¹³ Sabino DE SANDOLI, *Corpus inscriptionum cruce signatorum Terrae Sanctae (1099-1291)*, Jérusalem, 1974, p. 63, n° 73, et p. 66, n° 76.

¹⁴ *Corpus des inscriptions de la France médiévale* (dorénavant *CIFM*) 8. Ariège, Haute-Garonne, Hautes-Pyrénées, Tarn-et-Garonne, Paris, 1982, p. 8-9 :

A B C D E F G H I J K L M N O P Q R S T V X
 VIRGINIS A PARTU QUI CHRISTI CLARUIT ORTU
 ANNO MILLENO CENTENO QUO MINUS UNO
 QUINDECIES JULIO JAM FEBI LUMINE TRACTO
 IHERUSALEM FRANCI CAPIUNT VIRTUTE POTENTI
 ANNO AB INCARNACIONE DOMINI M^oC^oL^oVI^o.

¹⁵ *CIFM* 11, 39, p. 48-49 ; S. DE SANDOLI, *Corpus inscriptionum...*, p. 177, n° 239.



Fig. 2 : Daumazan-sur-Arize (Ariège), église, 1156. Cliché CIFM/CESCM



Fig. 3 : Corneilla-de-Conflent (Pyrénées-Orientales), 2nde moitié XII^e s. Cliché CIFM/CESCM

D'autres recueils d'inscriptions concernent d'autres centres importants de pèlerinage. Je ne retiendrai que celui qui intéresse Saint-Martin de Tours, pèlerinage fameux au tombeau du saint, que firent par exemple sainte Radegonde et saint Venance Fortunat au VI^e siècle. Ce recueil, dit du *Martinellus*, comporte dix-sept inscriptions, dont quatre pour l'abbaye de Marmoutier¹⁶. À l'est de la basilique Saint-Martin on pouvait lire dix vers commençant par l'appel au lecteur « Que celui qui entre dans le temple tourne son visage vers les hauteurs, les accès supérieurs sont ceux qu'emprunte une foi élevée », etc. Or on rencontre à Rome, dans une église Saint-Étienne, qui pourrait être Saint-Étienne-Mineur, fondée par le pape Étienne II au VIII^e siècle, ces mêmes dix vers, dans lesquels on a remplacé les deux mentions de Martin (*Martinus, Martinum*), par le nom d'Étienne (*Stephanus, Stephanum*)¹⁷. Le pape Étienne II est venu en France en 753-754 pour demander l'aide de Pépin le Bref contre les Lombards, et il y est demeuré alors plusieurs mois. Il aura pu, à cette occasion, connaître le *Martinellus*, ou peut-être vénérer le tombeau de Martin à Tours.

Le recueil tourangeau comportait, sous les numéros 5 et 6 de la sylloge, deux inscriptions de part et d'autre d'une entrée. À la fin du XI^e siècle on a copié à l'archivolte du portail nord de Mozac, près de Clermont-Ferrand¹⁸, le premier vers de chacune de ces inscriptions : *INGREDIENS TEMPLUM REFERAT AD SUBLIMIA VULTUM*¹⁹ (« Que celui qui entre dans le temple tourne son visage vers les hauteurs») et *INTRATURI AULAM VENERANSQUE LIMINA CHRISTI* (« Que ceux qui vont entrer dans l'église et en vénérant le seuil du Christ ») (fig. 4). Le sens n'est pas complet dans le second vers, où l'on a, par ailleurs,

¹⁶ Le recueil tourangeau a été publié par Francis John GILARDI, *The Sylloge Epigraphica Turonensis de Sancto Martino*, Washington, 1983, et par Luce Pietri en annexe de sa thèse sur *La ville de Tours du IV^e au VI^e siècle : naissance d'une cité chrétienne*, Rome, 1983, p. 789-822.

¹⁷ J. DE ROSSI, *Inscriptiones...*, II-1, p. 47 ; *Liber pontificalis*, éd. Louis Duchesne, II, Paris, 1955, p. 460-461.

¹⁸ *CIFM* 18, p. 222-223.

¹⁹ C'est le premier vers de l'inscription copiée à Saint-Étienne de Rome.

laissé d'abord le pluriel (*intraturi*), avant de mettre le second pluriel (*venerantes*) au singulier. Dans la sylloge les deux inscriptions devaient être en vis-à-vis sur deux colonnes, et l'auteur de l'inscription de Mozac a lu à la suite le premier vers de chaque colonne. La copie du manuscrit est ici évidente²⁰.

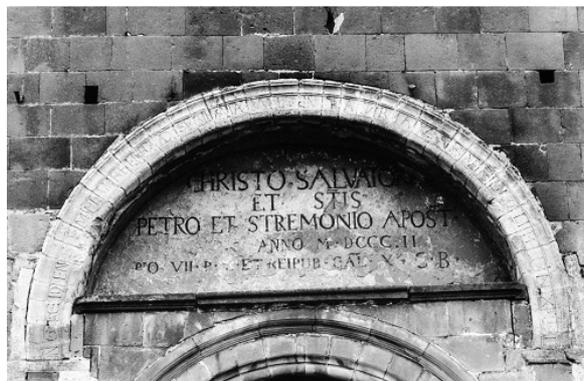


Fig. 4 : Mozac (Puy-de-Dôme), tympan de l'église abbatiale, fin XI^e s. Cliché CIFM/CESCM

Les visites des pèlerins, les recueils qu'ils ont réalisés à l'occasion de leur pèlerinage, les recueils d'inscriptions qui ont été faits pour promouvoir un lieu de pèlerinage, comme c'est le cas pour *Martinellus*, ont contribué ainsi à la circulation des inscriptions.

Les enseignes de pèlerinage

Il y a toutes sortes de pèlerinages. Pèlerinages de dévotion avant tout, pèlerinages de voyage et d'aventure, pèlerinages imposés par les tribunaux, bon moyen d'éloigner pendant un certain temps des gens qui troublaient l'ordre public. Dans ce dernier cas, il fallait impérativement rapporter un certificat écrit du lieu du pèlerinage. Dans tous les cas, l'habit de pèlerin protégeait des embûches des chemins, car le pèlerin était considéré comme sacré. Un texte du XV^e siècle dit expressément que ceux qui se rendaient en pèlerinage à Saint-Eutrope de Saintes le faisaient « sans danger, [...] pour ce que les Anglois ne mesfaisoient aucunement à ceux qui venoient audit voiage, pourvu qu'ils eussent enseigne de pèlerin et affirmation de leur curé »²¹. En effet, à partir du XII^e siècle, on ramènera ordinairement de son « voyage », une « enseigne de pèlerinage », image du saint vénéré, de forme ronde, carrée, ou plus souvent ovale, comme un sceau. Cette enseigne était munie la plupart du temps de petits anneaux latéraux qui permettaient de les accrocher au vêtement, à partir du XIV^e siècle au couvre-chef, ou encore au bâton du pèlerin²². On a fondu ces enseignes en grandes quantités : à Einsiedeln, en Allemagne, on en a vendu, en 1466, 130 000 en deux semaines²³. On trouve aujourd'hui ces enseignes dans des sépultures, des reliquaires, des autels. Mais, à la fin du voyage, il était

²⁰ Dans la sylloge le n° 5 est dit *primum a parte orientis*, le n° 6 *a parte alia* (L. PIETRI, *La ville de Tours...*, p. 804-806).

²¹ Robert FAVREAU, *La commanderie du Breuil-du-Pas et la guerre de Cent Ans dans la Saintonge méridionale*, Jonzac, 1986, p. 105.

²² Denis BRUNA, *Enseignes de plomb et autres menues chosettes du Moyen Âge*, Paris, 2006 ; E. Hucher, « Des enseignes de pèlerinage », *Bulletin monumental*, 1853, p. 505-535 ; Adrien BLANCHET, « Enseignes de pèlerinage », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* 1923, p. 203-209.

²³ *Santiago de Compostela. 1000 ans de pèlerinage européen*, Gand, 1985, p. 93.

fréquent que l'on s'en débarrasse, et le plus grand nombre de ces enseignes de pèlerinage a été trouvé dans des cours d'eau, Seine et Loire notamment²⁴.

À partir de divers travaux concernant ces enseignes de pèlerinage²⁵ qui comportent des inscriptions, j'ai relevé pour la France une trentaine de lieux de pèlerinage. Figurent dans cette liste les plus importants : Notre-Dame de Boulogne, Notre-Dame du Puy, Notre-Dame de Rocamadour. Pour Boulogne, on y voit figurée une Vierge dans un bateau, car en 633 on avait vu arriver au port un vaisseau sans matelots ni rames où se trouvait une statue en bois de la Vierge avec l'Enfant. C'était cette statue que l'on vénérât dans une chapelle construite pour elle. En 1319 le roi accordera aux habitants de Paris et d'autres lieux qui avaient été en pèlerinage à Notre-Dame de Boulogne, la permission de faire construire une église au village de Menus-lès-Saint-Cloud et d'y établir une confrérie. L'abbesse de Montmartre, de qui dépendait le village, décida que la paroisse s'appellerait désormais Boulogne (Boulogne-sur-Seine). Sur l'enseigne du Puy, la Vierge est assise avec l'Enfant qui tient une longue croix en guise de sceptre. C'est de Rocamadour qu'on a gardé le plus grand nombre d'enseignes du XII^e au XV^e siècle (quarante-deux objets)²⁶. Elles sont toutes en forme de sceau ogival pointu, Vierge en majesté sur un trône, avec couronne et sceptre, tandis que le Christ, assis sur son genou gauche, bénit. On a trouvé de ces enseignes dans la Tamise, ou encore à Schleswig en Allemagne du Nord. À Amiens on vénérât la tête de Jean-Baptiste ramenée de Constantinople par les croisés en 1204. L'insigne représente la tête sur un plat²⁷. L'évangéliste Marc rapporte que la fille d'Hérodiade avait obtenu d'Hérode que lui soit donnée, sur un plat, la tête du Précurseur (Mc 6, 25 et 28). Sur l'enseigne de Saint-Léonard de Noblat, en Limousin, on voit un prisonnier squelettique à genoux devant le saint, à côté duquel sont suspendus, en ex-voto, des fers et des chaînes²⁸, car on le priait pour obtenir la libération des prisonniers (fig. 5).

²⁴ Arthur FORGEAIS, *Notice sur des plombs historiés trouvés dans la Seine*, Paris, 1858 ; ID., *Collection de plombs historiés trouvés dans la Seine. Deuxième série. Enseignes de pèlerinage*, Paris, 1863, et *Quatrième série. Imagerie religieuse*, Paris, 1865 ; Eugène GRÉSY, « Notice sur quelques enseignes et médailles en plomb trouvées dans la Seine », *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France* V (1862), p. 122-128 ; Maurice ARDANT, « Plombs historiés trouvés dans la Seine. Enseignes de pèlerinage, méreaux de corporations intéressantes des saints limousins », *Bulletin de la Société archéologique et historique du Limousin* XIII (1863), p. 173-179 ; abbé DESNOYERS, « Nouveaux objets trouvés dans la Loire pendant les années 1872-1873 et une partie de 1874 », *Bulletin de la Société des Archives historiques Saintonge Aunis* I (1879), p. 240-241.

²⁵ Dom Jacques DUBOIS et Jean-Loup LEMAÎTRE, *Sources et méthodes de l'hagiographie médiévale*, Paris, 1993, p. 327 (Les enseignes de pèlerinage) ; *Santiago de Compostela...*, p. 308-319 ; Kurt KÖSTER, « Insignes de pèlerins et objets de dévotion », dans *Rhin-Meuse. Art et civilisation 800-1400*, Cologne-Bruxelles, 1972, p. 146-160. Outre les articles cités dans les notes ci-dessus et ci-après, Fernand BENOÎT, « Inscription et objet du Moyen Âge trouvés à Montmajour », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* 1927, p. 111-113 ; Victor GAY, *Glossaire archéologique du Moyen Âge et de la Renaissance*, t. I, Paris, 1882, p. 634-635 ; Colette LANUY-LASSALLE, « Quelques enseignes de pèlerinage », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* 1967, p. 293 et pl. XXV et « Une collection d'enseignes de pèlerinage au Musée des Arts décoratifs de Lyon », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* 1969, p. 261-270.

²⁶ Paul BURGUBURU, « Une sportelle de Notre-Dame de Rocamadour au Musée de Dax (Landes) », *Bulletin de la Société d'études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot* 51 (1930), p. 173-176 ; Ludovic DE VALON, « Iconographie des sportelles de Roc-Amadour », *ibid.*, p. 36-74.

²⁷ *Santiago de Compostela...*, p. 310-311, n° 248-251.

²⁸ *Ibid.*, p. 314-315, n° 262.



Fig. 5 : Enseigne de pèlerinage de Saint-Léonard-de-Noblat

Autres lieux de pèlerinage : Arles, pour saint Pierre, Chambéry pour le Saint Suaire, Chartres, pour Notre-Dame, Compiègne pour saint Corneille, Larchant, pour saint Mathurin²⁹, Le Mans pour saint Julien, Mauriac pour saint Marty³⁰, Meaux pour saint Fiacre, Le Mont-Saint-Michel, Noyon pour saint Éloi, Rouen, au Mont-Sainte-Catherine pour Catherine, Saintes, pour saint Eutrope, Saint-Maur-des-Fossés pour Maur, disciple de saint Benoît, etc. Par la documentation écrite on connaît, en outre, un très grand nombre de petits pèlerinages locaux, qui retenaient très régulièrement la piété des fidèles. On « pèlerinait » beaucoup, mais, comme le dit Thomas à Kempis, l'auteur de l'*Imitation de Jésus Christ*, « ceux qui accumulent les pèlerinages deviennent rarement des saints ».

En suivant le *Guide du pèlerin*

À défaut d'avoir les récits de voyage des pèlerins, on peut refaire leur route, et marquer quelques monuments où ils ont eu sous les yeux des inscriptions variées et riches de sens. Je suivrai pour cet article le *Guide du pèlerin*³¹ écrit vers 1139 pour donner aux pèlerins des conseils pratiques, leur indiquer les sanctuaires à visiter, parfois même, - trop rarement à notre goût - leur signaler des inscriptions, et leur faire admirer la cathédrale élevée en l'honneur de l'apôtre. L'auteur du *Guide* pourrait être Aimeri Picaud, de Parthenay-le-Vieux, dont il est question dans une lettre du pape Innocent II qui recommande le *Guide*. Si ce n'est pas Aimeri Picaud, c'est un français, venu de la région poitevine ou saintongeaise, qui voulait aider les pèlerins de son expérience.

« Il y a quatre routes qui mènent à Saint-Jacques, elles se réunissent à Puente la Reina en territoire espagnol ». Une première route part de Saint-Gilles-du-Gard, passe par Montpellier et Toulouse, franchit les Pyrénées au col du Somport, et, par Jaca, rejoint les trois autres routes à Puente la Reina. L'auteur du *Guide* décrit longuement la grande châsse d'or qui garde les

²⁹ M. LOUSTAU, « Une enseigne de pèlerinage de Saint-Mathurin de Larchant », *Congrès archéologique*. 1887. Soissons, p. 281-287.

³⁰ Jean-Baptiste CHABAU, « Enseigne ou sportelle de saint Marty », *Bulletin de la Société des sciences historiques et archéologiques de Corrèze (Brive)* XVI (1894), p. 89-96.

³¹ *Le guide du pèlerin de Saint-Jacques de Compostelle*, éd. et trad. Jeanne VIELLARD, Mâcon, 1963.

reliques de saint Gilles³². Au registre supérieur, du côté gauche, on voit les images de douze des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse, avec deux vers gravés au-dessus de leurs têtes : ECCE CHORUS SPLENDENS SENIORUM BIS DUODENUS DULCIA QUI CITHARIS DECANTANT CANTICA CLARIS (« Voici le chœur magnifique des vieillards ; ils sont deux fois douze et chantent de doux cantiques sur leurs cithares aux claires sonorités »)³³. Au registre supérieur du côté droit, il y a les images des douze autres vieillards avec ces vers gravés au-dessus de leurs têtes : HOC VAS EGREGIUM, GEMMIS AUROQUE POLITUM³⁴ RELIQUIAS SANCTI CONTINET EGIDII QUOD QUI FRANGET EUM DOMINUS MALEDICAT IN EVUM EGIDIUS PARITER, CUNCTUS ET ORDO SACER (« Ce vase [châsse] insigné, orné de pierres précieuses et d'or, renferme les reliques de saint Gilles. Que celui qui le briserait soit, par Dieu, ainsi que par Gilles et tout l'ordre sacré, maudit éternellement »). Au milieu de la face antérieure, dans un cercle d'or le Christ siège, bénissant de la main droite et tenant de la main gauche un livre sur lequel est écrite une citation de Zacharie 8, 19 : PACEM ET VERITATEM DILIGITE (« Aimez la paix et la vérité »). Sur les flancs du tabouret où reposent les pieds du Christ sont inscrites, l'une à droite, l'autre à gauche, les deux lettres qui soulignent la divinité du Christ, A et Ω, selon l'affirmation de l'Apocalypse : « Je suis l'alpa et l'Omega, le début et la fin »³⁵.

Les quatre évangélistes sont disposés autour du Christ, Matthieu avec la figure d'un homme, Luc sous les traits d'un bœuf, Jean avec la figure d'un aigle, Marc sous l'aspect d'un lion, et chacun a, « sous les pieds un phylactère où est inscrit le début de chacun de leur évangile », selon une formule très répandue³⁶. Sur la face postérieure était représentée l'Ascension, avec, au-dessus de la tête des apôtres : O VIRI GALILEI ! HIC JHESUS QUI ASSUMTUM EST IN CELUM A VOBIS, SIC VENIET QUEMADMODUM EUM VIDISTIS³⁷ (« O hommes de Galilée ! ce Jésus qui du milieu de vous est enlevé au ciel en reviendra comme vous l'avez vu »). Ces inscriptions ne nous sont connues que par le *Guide du pèlerin*.

Le pèlerin qui partait de Saint-Gilles devait aussi admirer les apôtres à la façade de l'abbatiale. Il aura porté une attention particulière à la statue de saint Jacques le Majeur, qui porte un livre sur lequel est écrite une citation de l'épître de Jacques (Le Mineur), 1, 17, qui se termine dans le nimbe de l'apôtre : OMNE DATUM OPTIMUM ET OMNE DATUM PERFECTUM DESURSUM EST DESCENDENS A PATRE LUMINE³⁸ (« Toute bonne donation et tout don parfait viennent d'en haut, descendant du Père des lumières »). Les inscriptions dans le nimbe se trouvent surtout au XII^e siècle, dans le sud de la France, l'Espagne, l'Italie³⁹ (fig. 6).

³² *Ibid.*, p. 40-47 ; les inscriptions de la châsse sont publiées et traduites par l'abbé C. NICOLAS, « Peintures murales et châsse de Saint-Gilles au XII^e siècle », *Bulletin du comité de l'art chrétien* 1908, p. 108-114, et dans le *CIFM* 13, p. 67-69.

³³ L'Apocalypse cite les vingt-quatre vieillards, tenant chacun une cithare, prosternés devant l'Agneau (5, 8).

³⁴ On trouve *gemmis auroque* chez Virgile et Ovide, *gemmis auroque polita* ou *politum* chez les poètes carolingiens : *MGH, Poetae latini aevi carolini*, t. 2, éd. Ernest Duemmler, Berlin, 1884, p. 37 (Ermold), et t. 5, p. 392.

³⁵ Apocalypse, 1, 8 ; 21, 6 ; 22, 13.

³⁶ Le plus souvent : *Liber generationis* (Mt 1, 1) ; *Vox clamantis in deserto* (Mc 1,3) ; *Fuit in diebus Herodis* (Lc, 1, 5) ; *In principio erat Verbum* (Jn 1, 1).

³⁷ Actes 1, 11.

³⁸ On lit *lumine* au lieu de *luminum*.

³⁹ Jacques BOUSQUET, « Les nimbos à anagramme : origines et brève fortune d'un motif roman », *Les cahiers de Saint-Michel de Cuxa* 11 (1980), p. 101-121. Exemples aussi dans un ivoire d'environ 1000 au Schnütgen-Museum de Cologne, et sur un reliquaire du trésor de la cathédrale de Coira du 3^e quart du XIII^e s.



Fig. 6 : Saint-Gilles-du-Gard (Gard), abbatale, statue de saint Jacques, fin XII^e s. Cliché CIFM/CESCM

En passant par Toulouse, le pèlerin de Saint-Gilles aura pu voir à la porte de l'église des Hospitaliers de Saint-Jean-de-Jérusalem un beau chrisme « pyrénéen », c'est-à-dire les deux lettres grecques, ki et ro, X et P, qui correspondent en latin à CH et R, et sont les deux premières lettres du mot « Christ » ; dans la région pyrénéenne on ajoute régulièrement le S final du mot latin *Christus*, et on y joint le plus souvent l'alpha et l'omega, première et dernière lettre de l'alphabet grec⁴⁰ (fig. 7). Le chrisme est ici accompagné de l'inscription : « Ici on prie Dieu, et cette maison est appelée sa maison. Qu'ici donc vienne celui que tourmente le sentiment de sa faute »⁴¹. Le chrisme pyrénéen se trouve à plusieurs centaines d'exemples dans le Sud-Ouest de la France - à l'exception du Pays basque et du Roussillon -, ainsi qu'en Aragon et en Navarre. Le pèlerin va donc en rencontrer beaucoup, au tympan des petites églises, où il remplace la représentation du Christ en majesté. En comprenait-il le sens ? Pas toujours sans doute⁴².



Fig. 7 : Toulouse (Haute-Garonne), musée des Augustins, chrisme provenant des Hospitaliers de Toulouse, XII^e s. Cliché CIFM/CESCM



⁴⁰ Référence à l'Apocalypse, ci-dessus note 35.

⁴¹ *CIFM* 10, 62, p. 69-70 : 285 chrismes sont répertoriés dans le volume.

⁴² Vers 1980 lors de la photographie d'un de ces chrismes, les habitants du village nous demandaient s'il s'agissait bien de la croix des Templiers...

Fig. 8 : Jaca (Espagne), cathédrale, tympan. Cliché CESC, photothèque

En arrivant en Espagne, le pèlerin passait par Jaca, avant de rejoindre les pèlerins des trois autres routes. Il y trouvait, à la façade de la cathédrale un très savant chrisme pyrénéen, accompagné de l'alpha et de l'oméga et flanqué de deux lions. L'inscription qui entourait le chrisme disait : « En cette sculpture prends soin de reconnaître, lecteur, P est le Père, A [l'alpha] le Fils, la lettre double [le X] l'Esprit Saint. Ces trois sont à juste titre un seul et même Seigneur ». Le chrisme se trouve ainsi doté, en lisant les lettres comme des lettres latines, d'un sens trinitaire. Bien plus, on devrait lire ces trois lettres trinitaires, le P du Père, le A du Fils, l'X du Saint, comme signifiant aussi le mot PAX. L'inscription de la fin du XI^e siècle reprend les mots mêmes de Milon, moine de Saint-Amant, dans le *De Sobrietate* qu'il dédia à Charles le Chauve avant 872, lorsqu'il commente la lettre de Paul aux Éphésiens (2, 4) : « je suis votre paix ». Et Milon d'observer qu'il y a dans PAX trois lettres et un seul mot, comme il y a un seul Dieu en trois personnes⁴³. Cette interprétation sera reprise au X^e siècle par Atton de Verceil. Bien peu de pèlerins sans doute pouvaient comprendre la totalité du sens du chrisme de Jaca.

À gauche du chrisme, un lion a entre ses pattes un homme prostré. L'inscription dit : « Le lion sait épargner celui qui est étendu à terre, et le Christ celui qui l'implore ». « Le lion, dit Pline l'Ancien dans son *Histoire naturelle*, est le seul fauve qui montre de la clémence envers les suppliants, il épargne ceux qui sont terrassés ». Dès le IV^e siècle tous les auteurs chrétiens y ont vu une figure du Christ qui épargne le pécheur repentant. On y verra aussi un conseil donné aux puissants de ce monde pour les inciter à la clémence. L'inscription du lion de droite : « Ici est le lion fort qui foule à ses pieds l'empire de la mort », fait référence à la croyance selon laquelle les petits lionceaux naissent inertes, mais prennent vie le troisième jour lorsque le lion soufflait sur eux ; cette croyance des Bestiaires a conduit à voir dans le lion une image du Père qui ressuscite le Fils le troisième jour après la Crucifixion. Le pèlerin cultivé devait saisir le sens de ces images et de ces vers. Il aura évidemment constaté qu'en avançant en une terre proche de l'Islam la représentation anthropomorphe était rare, d'où la surabondance également des chrismes. Le pèlerin « ordinaire » pouvait au moins saisir l'apostrophe qui lui était adressée en bas du tympan : « Si tu cherches à vivre, toi qui es tenu par la loi de la mort, viens ici en suppliant, renonçant aux nourritures empoisonnées. Purifie ton cœur de ses vices, afin de ne pas mourir d'une seconde mort »⁴⁴. Le tympan de Jaca est un bon exemple des différents niveaux de lecture, s'adressant à des publics plus ou moins cultivés.

La deuxième route du pèlerin de Saint-Jacques partait du Puy et passait par Conques et Moissac. Peut-être en partant le pèlerin aura-t-il confié sa route à saint Christophe, dont la représentation peinte a récemment été mise à jour à la cathédrale du Puy, avec l'inscription habituelle rappelant que quiconque a vu Christophe ne risque pas de mourir de mort subite⁴⁵. Parmi toutes les étapes, celle de Conques ne pouvait manquer de frapper le pèlerin. Une étude récente a opportunément rappelé que « l'accès occidental des fidèles dans les cathédrales comme dans les abbayes a été généralement une préoccupation tardive », qui se manifeste souvent à partir du XII^e siècle. « Jusque là les entrées étaient latérales ». Jusqu'au XI^e siècle il n'y avait à la façade occidentale de Conques qu'un petit cimetière et une petite porte pour les moines. Le grandiose tympan du Jugement dernier ne date que du début du XII^e siècle, et le

⁴³ Robert FAVREAU, « Les inscriptions du tympan de la cathédrale de Jaca », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, année 1996*, p. 535-560, et « À propos d'une inscription du tympan de la cathédrale de Jaca (Aragon) », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, année 2004*, p. 7-10.

⁴⁴ La « seconde mort » est une expression de l'Apocalypse (2, 11 ; 20, 14 ; 21, 8).

⁴⁵ Robert FAVREAU, « L'inscription de saint Christophe à Pernes-les-Fontaines », *Bulletin archéologique du Comité des travaux historiques et scientifiques 12-13 (1976-1977)*, p. 33-39.

pèlerin l'avait sous les yeux au temps du *Guide*⁴⁶. Le Christ accueillait les élus à sa droite, rejetait, à sa gauche, les damnés. Derrière son trône était représentée la croix, sur le bras horizontal de laquelle on pouvait lire : [H]OC SIGNUM CRUCIS ERIT IN CELO CUM (« Ce signe de la croix sera dans le ciel lorsque »), texte emprunté à l'office liturgique de l'Invention ou de l'Exaltation de la Sainte Croix qui permet de compléter la citation, formant le répons de l'antienne : *Cum Dominus ad judicandum venerit*, « lorsque le Seigneur viendra pour le Jugement »⁴⁷ (fig. 9). Ce texte, que l'on retrouve à Santa Maria di Castello de Corneto Tarquinia (XI^e siècle) et à Eyne, près d'Audenarde (XIV^e-XV^e siècle), était aussi chanté lorsque le pèlerin, au moment de partir, était marqué du signe de la croix⁴⁸. Si l'iconographie était parlante pour tous les fidèles, la leçon morale en était aussi donnée en bas du tympan : O PECCATOIRES TRANSMUTETIS NISI MORES JUDICIUM DURUM VOBIS SCITOTE FUTURUM (« O pécheurs, à moins que vous ne réformiez vos mœurs, sachez qu'un jugement redoutable vous attend »)⁴⁹.

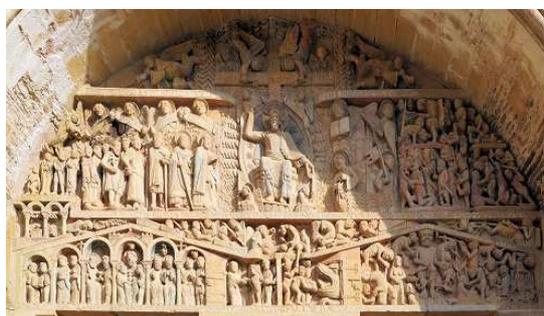


Fig. 9 : Conques (Aveyron), tympan, XII^e s. Cliché E. Ingrand-Varenne

La troisième route partait de Vézelay et passait par Saint-Léonard-de-Noblat et Périgueux. À la porte centrale du narthex de l'abbatiale de Vézelay, le pèlerin pouvait se confier à Jean le Baptiste qui le premier avait désigné celui qu'il fallait suivre désormais, le Christ : AGNOScant OMNES QUIA DICITUR ISTE JOHANNES + CONVENIT ET POPULUM DMONSTRANS INDICE XPISTUM (« Que tous reconnaissent que celui-ci est appelé Jean, et qu'il rassemble le peuple en désignant le Christ du doigt ⁵⁰ »). À Saint-Léonard-de-Noblat, on vénérait le saint confesseur qui délivrait les captifs en sa basilique où étaient suspendues des milliers de chaînes de fer. Sur son tombeau était inscrit : « Ci-gisent les très nobles ossements de saint Léonard », forte affirmation face à la prétention des moines de Corbigny (Nièvre) d'avoir le corps du saint. À Périgueux, on priait saint Front, qui avait été sacré évêque à Rome par l'apôtre Pierre ; deux inscriptions – mais placées dans son tombeau – le disaient « disciple de Jésus Christ et par le baptême fils bien aimé de saint Pierre »⁵¹.

La quatrième route passait par Melle. Après avoir prié devant le corps de saint Martin à Tours - *Via Turonensis* -, le pèlerin était invité à visiter à Poitiers le tombeau de saint Hilaire, « décoré à profusion d'or, d'argent et de pierres précieuses. Sa grande et belle basilique est favorisée par de fréquents miracles »⁵². Dans la confession le tombeau portait le nom

⁴⁶ Alain ERLANDE-BRANDENBURG, « L'abbatiale de Conques. Plans, aménagement liturgiques et tympan », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France* 2007, Paris, 2009, p. 235-245.

⁴⁷ *Corpus antiphonarium officii*, éd. René-Jean Hesbert, IV, Rome, 1970, p. 213, n° 6845.

⁴⁸ Adolphe FRANZ, *Die kirchlichen Benediktionen im Mittelalter*, rééd. Graz, 1960, II, p. 283.

⁴⁹ *CIFM* 9, p. 17-25.

⁵⁰ *CIFM* 21. 200, p. 232.

⁵¹ *CIFM* 4, p. 194 ; *CIFM* 5, p. 40-41.

⁵² *Le guide du pèlerin...*, p. 62-63.

d'Hilaire⁵³. En lisant son *Guide*, le pèlerin apprenait que « le pays poitevin est fertile, excellent et plein de toute les félicités. Les Poitevins sont des gens vigoureux et de bons guerriers, habiles au maniement des arcs, des flèches et des lances à la guerre, courageux sur le front de bataille, très rapides à la course, élégants dans leur façon de se vêtir, beaux de visage, très spirituels, très généreux, larges dans l'hospitalité »⁵⁴. Cet éloge appuyé est un argument en faveur de l'origine poitevine du *Guide*... L'*Itinéraire de Bruges* du XV^e siècle, plus développé que le *Guide* sur l'itinéraire du pèlerin, indique après Poitiers le passage par Croutelle, Lusignan, Melle, Aulnay⁵⁵. À Aulnay, dernière ville poitevine, le pèlerin passait devant le beau portail occidental de l'église où les Vertus – patience, chasteté, humilité, générosité, foi, concorde – écrasaient les Vices – colère, luxure, orgueil, avarice, idolâtrie, discorde. À la droite du Christ, place d'honneur, est placée l'humilité, car « le début de tout péché est l'orgueil », comme le dit l'Écclésiastique 10, 15, et comme le répètent tous les auteurs chrétiens, de Grégoire le Grand à Thomas d'Aquin⁵⁶ (fig. 10).

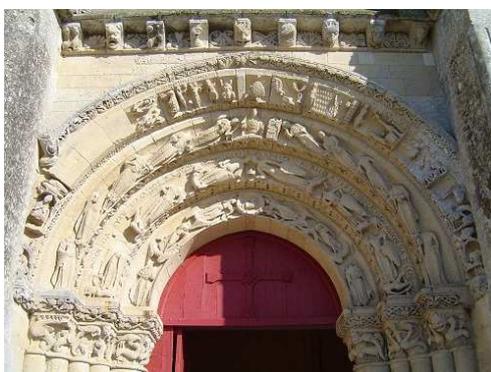


Fig. 10 : Aulnay (Charente-Maritime), Saint-Pierre, tympan, XII^e s. Cliché S. Biay

À Saint-Jean-d'Angély, « il faut aller voir le chef vénérable de saint Jean-Baptiste » - apporté miraculeusement par un vaisseau à l'époque carolingienne -, en la grande basilique construite sous son patronage ; « Le très saint chef y est vénéré nuit et jour par un chœur de cent moines et s'illustre par d'innombrables miracles ». Peut-être le pèlerin pourra-t-il s'approcher suffisamment du reliquaire d'argent sur lequel était gravé : « Ici repose la tête du Précurseur du Seigneur »⁵⁷. L'étape suivante est à Saintes, « où les pèlerins doivent dévotement rendre visite au corps du bienheureux Eutrope, évêque et martyr ». Sur le tombeau, ils pouvaient voir simplement écrit : EUTROPIUS (fig. 11). De Saintes on allait à Blaye demander la protection de saint Romain, disciple de saint Martin, patron des voyageurs, puis à Bordeaux, où l'on voyait le tombeau de saint Seurin, évêque du début du V^e siècle, à Belin où étaient inhumés des compagnons d'armes de Charlemagne morts à Roncevaux. Ensuite, c'était la jonction avec deux autres des routes et l'Espagne.

⁵³ *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum antiquiorum saecula XVI qui asservantur in Bibliotheca nationali Parisiensi*, t. II, Bruxelles et Paris, 1890, p. 116-117 (manuscrit du XI^e siècle).

⁵⁴ *Le guide du pèlerin*..., p. 16-19.

⁵⁵ René DE LA COSTE-MESSELIÈRE, « De Bourges à Rocamadour et à Saint-Jacques de Compostelle dans les Itinéraires de Bruges (XV^e siècle) », *Catalogue de l'exposition Une route de Poste : la route d'Espagne*, Paris, 1977. Dans l'itinéraire, après Poitiers, *Comitatus Roselo* n'est pas le Comté de La Rochelle mais Croutelle.

⁵⁶ Robert FAVREAU, « *Initium omnis peccati superbia (Ecclésiastique X, 15)*. *Iconographica. Mélanges offerts à Piotr Skubiszewski*, éd. R. Favreau et M.-H. Debiès, Poitiers, 1999, p. 91-100.

⁵⁷ *CIFM* 3, p. 103.



Fig. 11 : Saintes (Charente-Maritime), Saint-Eutrope, crypte, tombeau. Cliché Th. Grégor

Estella était une étape du *Camino francés* de Compostelle. Le pèlerin pouvait y voir des inscriptions un peu partout. Arrêtons-le devant le beau tympan historié du portail nord de San Miguel. Le Christ y est représenté, entre les symboles des évangélistes, dans une mandorle quadrilobée. Il tient dans sa main gauche un chrisme entouré de l'alpha et de l'omega. Le pèlerin sera peut-être surpris de trouver à nouveau une figure sculptée du Christ, en cette terre proche des terres occupées par les musulmans et où il y avait une forte présence juive. Dieu n'a-t-il pas dit à Moïse : « Tu ne feras pas d'image taillée ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, ni de ce qui est en bas sur la terre, ni de ce qui est dans les eaux sous la terre. Tu ne te prosterner pas devant elles et tu ne leur rendras pas de culte⁵⁸ ». On notera la même mise en garde dans Sagesse 14, 21 ou Actes 17, 29. Dans la tradition chrétienne d'Occident, on peut représenter le Christ dans la mesure où il se fait homme, mais il ne faut pas adorer l'image en elle-même. Aussi, sur la mandorle de San Miguel d'Estella on a gravé deux beaux vers du poète Baudri de Bourgueil : NEC DEUS EST NEC HOMO PRESENS QUAM CERNIS IMAGO SED DEUS EST ET HOMO QUEM SACRA FIGURAT IMAGO (« Cette présente image que tu vois n'est ni Dieu ni homme, mais il est Dieu et homme celui que figure cette image sacrée⁵⁹ ») (fig. 12). Le *Guide* est peu prolixe sur les étapes du *Camino francés* : tombeau de saint Dominique de la Calzada, des saints Facond et Primitif à Sahagun, et surtout, à León, « le corps vénérable du bienheureux Isidore, confesseur et docteur ». À l'entrée latérale de la basilique San Isidoro, le pèlerin aura pu voir une Ascension, avec l'inscription : ASCENDO AD PATREM MEUM et PATREM VESTRUM (« Je monte vers mon Père, qui est aussi votre Père » ; Jn 20, 17).



Fig. 12 : Estella (Espagne), San Miguel, Christ du tympan. Cliché V. Debiais

⁵⁸ Exode 20, 4-5. Ce verset est souvent cité dans les controverses judéo-chrétiennes (Robert FAVREAU, « Controverses judéo-chrétiennes et iconographie. L'apport des inscriptions », *Comptes rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres* 2001, p. 1267-1303).

⁵⁹ Robert FAVREAU, « L'inscription au tympan nord de San Miguel d'Estella », *Bibliothèque de l'École des Chartes* 133 (1975), p. 237-246.

Le *Guide* s'arrête enfin longuement sur Compostelle, à qui il réserve le tiers de son ouvrage. « Quand nous autres, gens de France, voulons pénétrer dans la basilique de l'Apôtre, nous entrons par le côté nord. Devant la porte se trouve, au bord de la route, l'hospice des pèlerins pauvres », et devant cet hospice une admirable fontaine à l'usage des pèlerins, sur la colonne de laquelle est gravée l'inscription suivante : « Moi, Bernard, trésorier de Saint-Jacques, j'ai amené l'eau ici et élevé ce monument, pour le salut de mon âme et de celle de mes parents, le 3 des ides d'avril de l'an de l'ère 1160 » (11 avril 1122)⁶⁰. Au portail de gloire, à l'ouest, on peut lire le nom du maître d'œuvre, que l'on pense être français : « L'an du Seigneur 1188, soit 1226 de l'ère, le 1^{er} avril, les linteaux des portes principales de l'église Saint-Jacques ont été mis en place par maître Mathieu, qui occupa la maîtrise depuis la fondation de ces portails ». Au trumeau, entre les deux portes, une grande statue de saint Jacques accueille le pèlerin ; sur la banderole qu'il tient est écrit : « Le Seigneur m'a envoyé »⁶¹. À droite du portail sont représentés Pierre, Paul, Jacques et Jean. Jacques a un bourdon de pèlerin et dit : « Dieu a fait croître en cette région », application à la Galice d'une phrase de la première lettre de Paul aux Corinthiens : « Ni celui qui plante, ni celui qui arrose ne sont quelque chose, amis celui qui donne la croissance, Dieu »⁶². On peut se demander si l'entrée du pèlerin, qui se faisait du côté nord lorsqu'était écrit le *Guide*, ne se fait pas cinquante ans plus tard par le porche de gloire de la façade occidentale. Jacques figure aussi au portail des Orfèvres, au bras sud du transept dans la scène de la Transfiguration. Dans le nimbe on lit : JACOBUS ZEBEDEI, et à gauche de l'apôtre on a gravé : « Ici sur la montagne Jésus est glorifié de façon admirable »⁶³. Sur le livre tenu par Jacques, le pèlerin pouvait lire : PAX VOBIS, « la paix soit avec vous », paroles que le Christ adresse à ses disciples après sa résurrection (Luc 24, 36 ; Jean 20, 21 et 26).

Le *Guide du pèlerin* rapporte une dernière inscription en vers gravée sur le parement qui est devant l'autel d'argent de l'apôtre Jacques : « Diego II, évêque de Saint-Jacques, fit ce parement la cinquième année de son épiscopat. Il a coûté au trésor de Saint-Jacques quatre-vingt marcs d'argent moins cinq ». Au bas, cette autre inscription : « Roi était alors Alfonse, duc son gendre, Raymond, évêque le susdit Diego, quand cette œuvre fut achevée »⁶⁴.

Ainsi tout au long de son chemin, et en particulier au terme de sa route, le pèlerin aurait-il rencontré un grand nombre d'inscriptions, qui pouvait piquer sa curiosité, retenir son attention, nourrir aussi sa démarche de foi. Je n'ai indiqué que des textes très évidents, mais il y en avait naturellement bien d'autres. De nombreux historiens de l'art ont recherché les influences que les pèlerinages pouvaient avoir eues sur l'art de bâtir. Plus difficiles à percevoir sont les influences des inscriptions rencontrées, mais celles-ci sont sûrement à prendre en compte dans la marche du pèlerin. Cette influence a peut-être été moindre après le XII^e siècle, si l'on en croit maître Buoncampagno, qui enseignait les lettres à l'université de Bologne en 1213, et qui écrit « qu'on ne savait plus bien lire et comprendre les inscriptions anciennes⁶⁵ ». Mais cette remarque ne vaut sûrement pas pour les inscriptions des XI^e-XII^e siècles citées ci-dessus qui sont en belles capitales faciles à lire.

⁶⁰ *Le Guide du pèlerin...*, p. 94-95.

⁶¹ Jérémie 26, 15 : *misit me Dominus ad vos*.

⁶² Georges GAILLARD, « Le porche de Gloire à Saint-Jacques et ses origines espagnoles », *Cahiers de civilisation médiévale* I (1958), p. 465-473.

⁶³ Pedro DE PALOL, *L'art en Espagne du royaume wisigoth à la fin de l'époque romane*, Paris, 1967, pl. 114-115.

⁶⁴ *Le guide du pèlerin...*, p. 110-113. L'œuvre date d'environ 1105.

⁶⁵ *Quas hodie plenarie legere et intelligere non valemus* ; cité par Henri LECLERCQ, « Inscriptions (Histoire des recueils d') », *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*, VII-1, 1926, c. 900.

Conclusion

Au cours de la guerre de Cent Ans, le prince Noir – le vainqueur de Jean le Bon à la Bataille de Poitiers de 1356 – mit à feu et à sang la cité de Limoges. Il ne resta plus à la cathédrale que quatre chanoines, qui se dévouèrent, dans la pauvreté, à la garde de leur église. L'épithaphe de l'un d'eux, Pierre Soubrebost, en 1384, est conservée dans le chœur de la cathédrale. Il y est dit « qu'il est allé en pèlerinage à Rome, à Compostelle, à Poitiers, et qu'il a vénéré Catherine, Jean et Marie ». On doit pouvoir comprendre qu'outre Rome et Compostelle, il est allé se recueillir au tombeau d'Hilaire à Poitiers, à Sainte-Catherine-de-Fierbois en Touraine du sud, à Saint-Jean-d'Angély et en quelque sanctuaire marial, tel que Rocamadour ou Le Puy⁶⁶. Malheureusement peu de témoignages de cet ordre subsistent. Démarche de foi, le pèlerinage aux grands sanctuaires se conjugue alors avec le sentiment que le chrétien est pèlerin sur cette terre, puisque sa vraie patrie c'est le ciel. En témoigne cette épithaphe d'un abbé du Bec-Hellouin en 1149 : « Il ne faut pas s'affliger s'il recherche sa Patrie celui qui est pèlerin ici bas »⁶⁷.

Pour citer cet article

Robert Favreau (2016). "Le pèlerin et les inscriptions, de Jérusalem à Compostelle". *In-Scriptio - Première livraison / Livraisons*.

[En ligne] Publié en ligne le 22 novembre 2016.

URL : <http://09.edel.univ-poitiers.fr/in-scriptio/index.php?id=98>

Consulté le 23/03/2018.

⁶⁶ Abbé TEXIER, « Recueil des inscriptions du Limousin », *Mémoires de la Société des Antiquaires de l'Ouest* 1850, p. 241-243, n° 181.

⁶⁷ *CIFM* 22, 69, p. 130 : *non decet ut doleatur si patriam querat qui peregrinus erat*.